

Psychodynamique du travail et ethnopsychanalyse : la complémentarité en question, les défenses en point de fuite.

Pascale Molinier

► To cite this version:

Pascale Molinier. Psychodynamique du travail et ethnopsychanalyse : la complémentarité en question, les défenses en point de fuite. . Colloque international “ Actualité de la psychologie clinique. Une histoire en devenir ”, Nov 2014, Villetaneuse et Boulogne-Billancourt, France. <hal-01345662>

HAL Id: hal-01345662

<https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-01345662>

Submitted on 15 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Psychodynamique du travail et ethnopsychanalyse :
la complémentarité en question, les défenses en point de fuite.**

Pascale Molinier¹

La psychodynamique du travail et l'ethnopsychanalyse se sont toutes deux affirmées de façon volontariste comme sous disciplines à part entière de la psychologie, c'est-à-dire en prenant leur distance avec les sous disciplines existant, dans un geste de fondation et un refus d'allégeance. Leurs objets sont cependant différents, ainsi que leur positionnement réciproque par rapport à l'interdisciplinarité que l'une et l'autre ont largement contribué à légitimer dans le champ de la psychologie clinique. Je me concentrerai ici sur deux thèmes qui permettent de les faire discuter ensemble : la complémentarité et les défenses des chercheurs. Je mettrai la complémentarité en tension avec le conflit d'interprétation comme méthode pour déjouer les défenses, sachant que j'aborde cette discussion à partir de la psychodynamique du travail.

Dans la perspective complémentariste de Devereux, pour reprendre la citation en exergue du commentaire de Gilbert Coyer, *le principe du double discours récuse inconditionnellement toute « interdisciplinarité » du type additif, fusionnant, synthétique, ou parallèle – bref toute discipline « à trait d'union » et donc « simultanée ». Ainsi la véritable ethnopsychanalyse n'est pas « interdisciplinaire » mais « pluridisciplinaire », puisqu'elle effectue une double analyse de certains faits, dans le cadre de l'ethnologie d'une part, et dans le cadre de la psychanalyse d'autre part, et énonce ainsi la nature du rapport (de complémentarité) entre ces deux systèmes d'explication.* Ainsi présentée, la pluridisciplinarité relève plutôt d'une bi-disciplinarité entre psychanalyse et anthropologie.

La psychodynamique du travail, pour sa part, est née dans un creuset interdisciplinaire où l'on trouve la psychiatrie sociale, la psychothérapie institutionnelle, la psychanalyse, l'ergonomie, la psychologie historique, la sociologie du travail, la sociologie morale, tout

¹ Pr de psychologie sociale, directrice de l'UTRPP, Université Paris 13, SPC, Campus Condorcet.

en articulant de nombreuses références revendiquées (Marx et le travail vivant, ou le travail comme praxis, Politzer et le drame vécu, Canguilhem et la normalité...).

Psychodynamique vs psychanalyse du travail

La psychodynamique du travail, en édifiant une théorie de la rencontre entre le sujet (entendu avec une référence à l'anthropologie freudienne comme sujet relationnel, sujet de langage, qui n'est pas maître en son domaine), et les contraintes de l'organisation du travail qui lui sont imposées en dehors de sa volonté, n'est ni une ergonomie ou une sociologie du travail, ni une psychanalyse appliquée au monde du travail. Ni *additive*, *fusionnante*, *synthétique*, ou *parallèle*, pour reprendre les mots de Devereux, mais non plus *complémentariste*, elle a fonctionné de façon très originale comme un échangeur entre les disciplines, c'est-à-dire qu'elle s'est opposée à de nombreux binarismes et clivages disciplinaires en produisant un espace de mise en discussion critique – à partir de la centralité du travail dans la vie des sujets – dont ne devraient sortir indemnes ni la psychanalyse ni les sciences sociales. Échangeur ou point de passage turbulent. Située, par la médiation du travail, à une intersection stratégique entre psychanalyse et social, elle s'est construite en empruntant le collectif à la sociologie, le concept de métis à la psychologie historique, la corporéité à la phénoménologie, la sublimation à la psychanalyse, le concept de travail (réel/prescrit) à l'ergonomie, l'activité déontique à la sociologie morale, la reconnaissance à Hegel et l'École de Francfort, la division sexuelle du travail à la sociologie des rapports sociaux de sexe, etc. Chacun de ces concepts a été, une fois emprunté, retravaillé et agencé de façon originale avec les autres en une « Théorie », au sens fort, nouvelle. La psychodynamique du travail a ensuite largement redistribué les concepts qu'elle avait revisités : pas de collectif en ergonomie avant la discussion avec la psychodynamique du travail ; la sociologie des rapports sociaux de sexe a repris l'idée du travail comme « production du vivre ».

Cependant, c'est dans le champ de la psychanalyse que la reprise des avancées réalisées par la psychodynamique du travail a le moins progressé, là où elle a le moins fait conflit. Ses élaborations, non plus que l'expression pourtant bruyante de la « souffrance au travail », n'ont pas entamé le socle familialiste de la psychanalyse et des pratiques qui s'y réfèrent. Sujet en devenir ? Oui, mais pas jusqu'à intégrer ce que l'on sait du caractère

mutatif de l'expérience du travail. Pourquoi l'expérience du travail, la force ou les formes de vulnérabilité qu'elle génère, en dépit de l'insistance de celles-ci à se faire entendre sur la scène sociale, pourquoi cette expérience peine-t-elle à trouver une adresse dans le champ de la psychanalyse ?

La psychanalyse a construit sa théorie sur une autre expérience vécue que celle du travail, celle de la sexualité et de l'histoire infantile. C'est pourtant bien le même sujet qui fait l'expérience du travail, en entreprise ou dans la famille, quand il s'agit du travail domestique. Qu'est-ce qui « triangule » la relation entre l'enfant et la mère ? Le père, tend à dire la psychanalyse. Et le travail auquel la mère doit aller, retourner ? Ne joue-t-il pas lui aussi un rôle de « triangulation » ? On parle de la censure de l'amante ? Et la censure de la travailleuse ? Des créatrices y ont pourtant fait explicitement référence, l'écrivaine Colette ou la poétesse japonaise Yosano Akiko. Plus largement, je me demande si le défaut de prise en compte de la situation sociale des familles, avec pour corollaire l'essentialisation de la fonction maternelle, n'est pas l'un des obstacles principaux à la compréhension des incidences psychologiques du travail par les psychanalystes.

Peut-être, les critiques qui se forment actuellement à partir des théories du genre seront-elles une occasion pour réinterroger – sur le fond – les relations entre psychanalyste et théorie sociale. Mais à condition de ne pas réduire le genre à un jeu d'oscillations identitaires, de lui conserver toute sa dimension critique, politique, de la société.

La société n'est pas une famille, disait Gérard Mendel dans un livre éponyme. Elle ne s'analyse pas avec les mêmes théories, et ceci quand bien même la famille est *dans* la société, ce qui est souvent oublié. Quoi qu'il en soit, le patron n'est pas un père, la patronne une mère, les collègues ne sont pas des frères ou des sœurs, et toute analyse qui se tiendrait à ce niveau, permettrait peut-être d'analyser certaines problématiques psychologiques individuelles, mais ne permettrait pas de découvrir des formes de subjectivation qui sont en relation directe avec l'éprouvé des contraintes du travail et l'éprouvé de la contingence ou si l'on préfère du réel du travail. C'est le cas des stratégies collectives de défenses et de leur radicalisation en termes d'idéologie défensive de métier. Ces stratégies, qui reposent sur l'adhésion du sujet à un ensemble de règles, de

représentations et de conduites partagées par l'équipe de travail, ou parfois plus largement par la communauté d'appartenance, visent à euphémiser la souffrance générée par le travail, à la rendre plus supportable. Quand le rapport aux contraintes devient de plus en plus difficile, en cas d'augmentation des risques pour l'intégrité physique ou de celle de la souffrance éthique, par exemple, les gens ont tendance à rigidifier en conséquence leur système collectif de défense. Sachant que parler veut dire penser, le passage à « l'idéologie défensive de métier » se traduit par le fait qu'il s'agit de ne plus parler *du tout* du travail réel. Toute personne contestataire à cette règle se verra exclue, persécutée, brutalement renvoyée au silence et à la solitude.

Le risque, *en appliquant la psychanalyse au travail*, c'est précisément de passer à côté de ces formes de subjectivation, ce qui veut dire à terme : aggraver la souffrance. Puisqu'en effet, cela signifie d'empêcher une élaboration qui en permettant l'élucidation de ce qui fait problème permettrait aussi le desserrement, l'assouplissement ou le déplacement des défenses : plus de pensée, moins de violence. C'est bien parce que l'expérience du travail ne peut pas se déduire de la psychanalyse, du moins sous sa forme classique « analysant-analyste-divan », même si elle mobilise le même sujet, la même corporéité ou pulsionnalité, et tout en ne pouvant pas non plus se comprendre sans cette référence, que la psychodynamique du travail s'est construite à partir, non pas d'une complémentarité², mais d'une hybridation d'un ensemble de savoirs interdisciplinaires pour proposer une nouvelle théorie et d'autres modalités d'investigations.

Complémentarité ou conflits des interprétations ?

Le rapport au réel, à la contingence du travail, pour ne pas être confondu avec la problématique personnelle, requiert aussi une autre méthodologie, c'est-à-dire d'être analysé dans des groupes homogènes de travailleurs, autrement dit entre pairs, volontaires pour le faire, à travers un débat contradictoire sur ce qui fait problème dans le travail. Et du côté des chercheurs aussi, on vient « enquêter » à plusieurs. Gilbert Coyer rappelle que :

² La discussion durant l'après midi du colloque a montré qu'une discussion sur le « complémentarisme » qui n'est pas « complémentarité » méritait d'être reprise et approfondie, au-delà de l'ambiguïté sémantique que véhicule indubitablement l'idée de « complémentaire » qu'on ne peut pas *ne pas entendre* résonner dans cette notion.

« Pour Roger Bastide (1967), plutôt que par une approche successive ou parallèle telle que la préconise Devereux, c'est dans le travail en équipe pluridisciplinaire que doivent s'organiser les règles qui peuvent permettre « *l'interfécondation* » des chercheurs appartenant à différentes disciplines, et « *l'intégration des données en un tout cohérent* ». Dans une équipe où les rôles sont « *plus complémentaires que concurrents* », le succès de la recherche dépendra encore de sa capacité à dépasser le choc des différentes traditions universitaires, et le leurre de penser connaître son voisin au travers d'un vocable qui réduit la discipline de l'autre à la sienne propre. Il ne s'agit pas tant de trouver un langage commun qui confine inéluctablement au confusionnisme ou au syncrétisme mais au travers de l'expérience du bilinguisme disciplinaire, à réviser son propre vocabulaire « *pour en découvrir un autre, entièrement ou partiellement nouveau* » (*Ibid.* : 166). »

Précisément, les enquêtes en psychodynamique du travail sont non seulement réalisées et supervisées à plusieurs, mais les « collectifs » de chercheurs sont autant que possible pluridisciplinaires. Toutes les précautions sont prises pour « se regarder travailler d'ailleurs », aussi bien pour les participants à l'enquête que pour les chercheurs. Cela veut dire qu'au centre de la méthodologie, il y a une forme de conflictualité qui est volontairement créée : on recherche le conflit des interprétations. Roger Perron parlait hier à propos de Lagache de « conflit fécond » et de « mettre le conflit au centre », c'est de mon point de vue central dans la méthodologie en psychodynamique du travail. Il est certain que l'on s'en passerait bien néanmoins, car le conflit ou la « concurrence » des interprétations est extrêmement désagréable à vivre. Mais rétrospectivement, il me semble que les enquêtes que j'ai réalisées et qui ont été les plus fructueuses sont celles où le conflit a été le plus dérangent, prenant la forme d'une dispute entre des points de vue construits à partir d'expériences (de classe, de genre, ou encore politiques) et de regards disciplinaires différents, avec des gens dont la recherche est « habitée », conduite par leur propre désir inconscient (par définition : pas le même).

Il faudrait avoir le temps d'en discuter plus longuement ; la résistance opposée par l'interprétation d'un autre chercheur, non convergente avec la sienne, conflictuelle, fait partie intégrante du travail de recherche en obligeant d'aller plus loin et ailleurs que là

où l'on serait allé tout seul. Je fais une recherche avec des biophysiciens en ce moment, et j'ai été étonnée d'apprendre que certains recherchent activement « la divergence », c'est-à-dire que tous les projets de l'équipe ne convergent pas, mais qu'ils se rencontrent avec d'autres dans des intersections imprévues. Ce serait dans cet imprévu, en laissant une grande marge à la contingence, que se feraient les découvertes importantes.

Qu'il s'agisse de conflit ou de divergence, quoi qu'il en soit, il faut dans tous les cas s'accommoder de l'imprévu que génère l'interdisciplinarité, toujours le travail d'interprétation à plusieurs implique une mise en discussion de ce que l'on croit avoir compris et l'examen d'autres perspectives possibles. Tout le monde n'entend pas la même chose. C'est une chose de le dire, c'en est une autre de la vivre. L'écart entre les perspectives des différents chercheurs est généralement suffisant pour venir déstabiliser les défenses que ceux-ci construisent inévitablement pour s'épargner d'avoir à penser une réalité trop anxiogène. J'ai fait aussi l'expérience de ce qui se passe quand ce conflit n'est pas suffisamment vivant : pour le dire trivialement, « on se plante » généralement au moment de la restitution des données, parce qu'en restant dans un entre-soi, on n'a pas suffisamment envisagé tous les points de vue.

Ce qui déplace la perspective : on utilise la pluridisciplinarité, non pas pour la « complémentarité », un mot qui prête malgré tout à confusion car il tend à euphémiser le dissensus, mais la pluridisciplinarité introduit une forme d'hétérogénéité dans le groupe des chercheurs, une polyglossie et peut-être bien une inévitable *concurrency*. On diverge pour ne pas penser en rond, pour ne pas se défendre collectivement du réel, pour ne pas construire une interprétation fondée sur une aliénation culturelle. Ceci veut dire aussi une relation d'égalité entre les différents membres pour que le conflit puisse s'exprimer : les chercheurs doivent être des pairs. Positions de prestige ou d'allégeance doivent être autant que faire se peut abandonnées ou pour le moins interrogées quand elles « coincent », empêchent le débat contradictoire ; ceci n'est pas simple à combiner non plus avec le processus de transmission de cette pratique de recherche.

Sciences et défenses des chercheurs

Par un chemin pas si détourné, je suis en fait revenue à ce qui représente pour moi la grande contribution de Devereux dans *De l'angoisse à la méthode*, c'est-à-dire l'importance accordée aux défenses des chercheurs. On peut construire une science qui ne serait que défense, digue ou rempart contre le réel, aliénation culturelle.

L'activité d'observer autrui (d'entrer en relation avec, d'essayer de comprendre) génère inévitablement de l'angoisse, donc aussi des réactions de « contre-transfert », pour le dire dans les termes de Devereux, qui déforment la perception et l'interprétation des données. Ces déformations, dit-il, sont, non seulement techniquement mais aussi logiquement, impossibles à éliminer. Ces déformations sont des « défenses professionnelles ». Comment pouvons-nous dès lors analyser également ces « déformations » comme faisant partie du travail d'investigation ?

Pour ne pas se laisser angoisser par des coutumes qui sont contraires à l'éthique (par exemple martyriser un animal pour le tuer comme le font les Sedang quand ils tuent les cochons à coups de gourdins, ou observer la coutume d'enterrer vivante une femme soi-disant possédée par un revenant), le chercheur se réfugiera derrière l'argument du relativisme culturel. Le relativisme culturel devient un argument défensif. Devereux fait remarquer que cet argument ne tient pas, comme ne tiennent pas les rationalisations défensives quand on les interroge de trop près. Selon Devereux, certains membres de la communauté ou de la société en question eux-mêmes *répugnent* à ces coutumes et parfois, quand ils ont le pouvoir de le faire, y mettent un terme : Devereux évoque un Indien qui a arrêté le sacrifice des vierges. Cela le dégoutait de le faire.

« Observation 46 : Vers la fin du XIX^e siècle, alors qu'une captive était sur le point d'être sacrifiée à l'Étoile du Matin, un grand guerrier pawnee, brusquement écœuré, libéra la future victime et déclara qu'on ne sacrifierait plus de captifs. La tribu poussa un soupir de soulagement et décida l'abolition de ce rite. »

J'avais été très marquée par cette observation 46 lors de ma première lecture, au début des années 1990. C'est une description qui n'a rien à envier à celles que l'on trouve dans les éthiques particularistes, chez des philosophes comme Cora Diamond ou Iris Murdoch ou Sandra Laugier. Pas un éthique kantienne ou cognitiviste, mais un mouvement

brusque d'écœurement qui relève de l'affect, de la « texture d'être », une répugnance à tuer dont les effets ont sauvé la vie de cette captive et dès lors des suivantes victimes.

Selon Devereux, le relativisme culturel et éthique naïf qui conçoit l'humanité comme un musée des coutumes, au nom de l'objectivité scientifique refuse d'appliquer les normes éthiques ordinaires au comportement des groupes étudiés. De plus cette position « méthodologique » esquivé le problème important de savoir si l'ethos d'une culture (en l'occurrence la culture occidentale) peut servir de référence à une autre culture, aussi bien que le problème culturel important de l'éthique en général, c'est-à-dire de ce qui compte pour les gens. Le relativisme culturel cherche ainsi, selon Devereux, à réduire l'angoisse en considérant les données culturelles dans un vide humain.

L'éthique est au cœur de la réflexion de Devereux : éthique des sujets, observés ou observateurs, sur le même plan d'humanité « angoissée ».

Analyser le travail est particulièrement angoissant, car cela confronte à ce que les gens savent de ce qui ne marche pas, de ce qui pourrait faire rupture, accident, désastre dans des situations où nous sommes tous des usagers ordinaires (du train, de l'avion, du bloc opératoire, de l'énergie nucléaire, des médicaments, des nanotechnologies...). L'analyse du travail confronte à la vulnérabilité humaine, comme vulnérabilité générique, vulnérabilité de tous les humains. Elle confronte à des questions auxquelles nous n'avions jamais pensé, par exemple, pour moi : le rapport à l'animal industriel. Ou, plus récemment, le racisme dans l'analyse du travail dans une maison de retraite. Les chercheurs ont donc toutes les bonnes raisons de s'angoisser et de ne pas vouloir comprendre ou savoir, toutes les bonnes raisons d'entendre tout autre chose que ce que les gens disent, ou de s'en tenir à de premières élaborations, sans pousser plus loin, ou de plaquer leurs propres raisonnements moraux sur l'analyse des situations, sans parler de leurs propres grilles interprétatives. Tous nos clignotants devraient s'allumer quand nous nous entendons dire, par exemple : « C'est ça ». C'est-à-dire quand nous pensons comprendre ce que les gens disent ou vivent à partir de nos savoirs préalables, sans qu'il y ait rien à y rajouter. Ce n'est pas nécessairement complètement faux, car notre expérience et nos savoirs comportent des zones de fiabilité. Mais c'est le genre de « certitude leurrante », aurait dit le psychiatre François Tosquelles, qui peut empêcher

de voir « ce qui compte », à ce moment-là, pour ces gens-là. Et donc, de rater l'aventure clinique.

Devereux dit que « la meilleure méthodologie peut être inconsciemment et abusivement utilisée *d'abord* comme un ataraxique, un artifice atténuant l'angoisse : elle donne alors des résultats scientifiques (?) qui sentent la morgue et n'ont pratiquement plus de pertinence en termes de résultats vivants ; l'important n'est donc pas de savoir si on *utilise* la méthodologie *aussi* comme un moyen de réduire l'angoisse, mais de savoir si on le fait *en connaissance de cause*, de manière sublimatoire ou, de façon inconsciente, seulement de manière défensive ». La sublimation – ou la créativité – peut être théorisée comme une défense. Mais que veut-il dire exactement ? Devereux donne alors l'exemple du chirurgien qui grâce au champ opératoire réduit son angoisse « en créant l'illusion momentanément utile » d'être en train d'opérer seulement une « zone ». Pourtant si le chirurgien accepte cette illusion protectrice sans critique, « s'il s'abstient de penser au rythme respiratoire, au risque de choc, etc., son opération sera réussie, mais son patient sera mort » (*De l'angoisse à la méthode*, page 149)³. La sublimation implique de réduire l'angoisse tout en produisant des résultats les moins déformés possible. Il me semble que s'interroger sur le fait qu'on y arrive ou pas, sur nos propres terrains, dans nos propres pratiques de recherche, est une question angoissée à se poser toujours, forcément collectivement.

Le monde et nos actions existent « *Under description* » (pour le dire dans les termes d'E. Anscombe). Devereux propose une science qui est une critique de la science comme défense. Dejours a toujours revendiqué pour la psychodynamique du travail le statut d'une science critique de la société et de ses idéologies défensives. C'est peut-être l'intersection qui reste à travailler, à nouveaux frais, aujourd'hui qu'on ne peut plus croire à la distinction du savant et du politique telle qu'elle a été établie par Max Weber. Quelle est la place du politique en psychologie clinique ? Cette question pourrait être une bonne façon d'introduire du dissensus.

Éléments bibliographiques

³ Il est vrai aussi que cette préoccupation est déléguée l'anesthésiste qui est celui qui veille à ce que le chirurgien ne tue pas le patient !

Anscombe G., Elisabeth (1970). Under description. In *The collected philosophical papers*, vol. 2 (*Metaphysics and Philosophy of Mind*), Oxford Basil Blackwell.

Dejours Christophe (1993) *Travail : usure mentale. De la psychopathologie à la psychodynamique du travail*. Nouvelle édition augmentée, Paris, Bayard Éditions.

Devereux Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion, 1980.

Diamond C. *L'importance d'être humain et autres essais de philosophie morale*, Paris, PUF, 2011.

Dodane Claire, 1998 – « Aimer et travailler : Yosano Akiko, femme poète dans le Japon du début du siècle », in *Travailler – Revue Internationale de psychopathologie et de psychodynamique du travail*, no 1, Martin Media, 1998, pp.149-157.

Colette, *Lettres à sa fille (1916-1953)*, Folio.

Laugier Sandra. (Éd). *Éthique, littérature, vie humaine*, PUF, 2006.

Molinier, Pascale. Corps, fantasmes et troubles de l'empathie. Une expérience de recherche sur la souffrance dans l'élevage industriel de porcs. Dans P. Attigui, A. Cukier (Éds), *Les paradoxes de l'empathie ; Philosophie, psychanalyse, sciences sociales*, Paris : CNRS éditions, 2011, pages 297-317.

Molinier, Pascale. Cuidado, interseccionalidade e feminismo. *Tempo Social*, 26, 1 : 17-33, 2014.

Mots-clés : psychodynamique du travail, ethnopsychanalyse, psychanalyse, complémentarité, défenses, conflit d'interprétation.

Résumé : L'exercice proposé consiste à mettre en discussion les convergences et divergences entre la psychodynamique du travail et l'ethnopsychanalyse, dont les objets sont différents mais qui partagent un dispositif méthodologique pluridisciplinaire et une interrogation concernant les incidences des défenses des chercheurs sur la production scientifique. Cette discussion est menée à partir de l'expérience de l'auteure dans le champ de la psychodynamique du travail dont elle est l'une des théoriciennes et à partir de sa propre façon d'intégrer l'œuvre de Georges Devereux dans les références fondatrices de son propre travail.

L'auteure discute d'abord de ce qui distingue la psychodynamique du travail d'une psychanalyse appliquée au travail. Elle se demande ensuite si dans un collectif de recherche pluridisciplinaire les relations entre chercheurs et la dynamique de la

recherche doivent être envisagées en terme de complémentarité ou de conflits des interprétations. Elle revient ensuite sur ce qui lui semble l'apport capital de G. Devereux : la mise en évidence des défenses des chercheurs comme déformations inévitables à prendre en compte dans les résultats de toute recherche.